Relectures de Roland et de Roncevaux aux XIV^e et XV^e siècles: “Myreur des Histors”, “Croniques et conquestes de Charlemaine”

François Suard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1188>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1188

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 437-449

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

François Suard, « Relectures de Roland et de Roncevaux aux XIV^e et XV^e siècles: “Myreur des Histors”, “Croniques et conquestes de Charlemaine” », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III) | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1188> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1188>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Relectures de Roland et de Roncevaux aux XIV^e et XV^e siècles: “Myreur des Histors”, “Croniques et conquestes de Charlemaine”

Abstract

Two texts of the late Middle Ages (last years of the XIVth century, early in the second half of the XVth) were told in prose about the battle of Roncevalles, with the death of Roland and the twelve peers: Jean d'Outremeuse's *Myreur des Histors* and the *Cronicles and conquests of Charlemaine*, compiled by David Aubert. This article analyzes the work of proofreading that was undertaken by these authors. Our hypothesis is that they both either follow a preestablished pattern, or in an unpredetermined way carry on the essential data of *Pseudo-Turpin* and *Roncevaux* inversely to varying degrees in order to expand the story of the battle itself on which the *Pseudo-Turpin* appears quite laconic. In accordance with his usual, Jean d'Outremeuse, often in a fairly dry writing, highlights the role of Ogier, to whom he attributes exploits traditionally associated with Roland, changing very freely both models. David Aubert (closer to *Roncevaux*, more developed than the Liège columnist and not hesitating to redouble episodes) retains in Roland his essential role and is attentive to the characters' psychology of Roland, Aude or Ganelon.

1. Pour bien comprendre le type de relectures de l'histoire de Roncevaux et du personnage de Roland à la fin du Moyen Âge, il faut d'abord rappeler quelques transformations de la légende qui se sont fait jour auparavant.

1.1. *La Chronique de Turpin* (PsT)

Après le *Roland* d'Oxford, la seconde œuvre relatant la bataille où Roland trouve la mort est l'*Historia Karoli magni et Rotholandi* (ca 1150), connue sous le nom de *Chronique de Turpin* ou *Pseudo-Turpin*¹. On connaît sa caractéristique majeure, qui consiste à proposer, dans un récit à prétention historique, une lecture cléricale des expéditions de Charlemagne en Espagne, où saint Jacques l'a convié pour libérer la terre des Sarrasins; c'est dans la dernière expédition que prend place le récit de la bataille de Roncevaux.

La chronique mentionne deux adversaires des Français, Marsile et Baligant² son frère, qui sont associés dès le début, alors qu'ils sont mis en scène successivement dans le *Roland* d'Oxford (O). Charles leur a envoyé Ganelon pour les sommer de se convertir et de payer tribut, mais ceux-ci, feignant d'accepter, ont acheté le messager qu'ils ont comblés de présents afin qu'il leur livre les guerriers de Charlemagne. Charles confie à Roland et Olivier la charge de l'arrière-garde (pas question d'une désignation par Ganelon). Le combat aboutit à la mise à mort de tous les chrétiens,

(1) Édition C. MEREDITH-JONES, *Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du Pseudo-Turpin*, Paris, 1936; traduction de B. GICQUEL, *La Légende de Compostelle*, Paris, Taillandier, 2003.

(2) Nous adoptons, comme pour le *Myreur* et les *Croniques et conquestes*, l'orthographe de la version d'Oxford.

sauf Roland, Baudoin, Thierry, Turpin et Ganelon³, indication surprenante, car plus tard on retrouve Ganelon auprès de Charlemagne, ainsi que Turpin. On notera que ces différents éléments sont rassemblés en un seul chapitre (21), et que le récit de la bataille générale est très bref.

Les derniers exploits de Roland et surtout ses derniers instants, particulièrement édifiants, sont au contraire développés sur deux chapitres (22 et 23); le héros y est présenté comme un martyr de la foi (le texte évoque l'âme «*beati Rotholandi martiris*» au chap. 23). Roland prononce de très édifiantes prières avant de mourir, et Turpin est gratifié au chap. 24 d'une vision dans laquelle un ange lui déclare: «*tubicem virum cum multis Michael fert ad superna*» («Michel porte vers le ciel le héros sonneur de cor»).

En ce qui concerne Turpin lui-même, l'auteur de la chronique a peut-être voulu concilier deux traditions, celle de l'archevêque présent sur le champ de bataille, et celle du rédacteur de son histoire. Il fallait donc que Turpin survive, mais le «dédoulement» de l'archevêque et plus encore la présence de Ganelon sur le champ de bataille posent un problème non résolu.

Baudoin, fils de Ganelon, qui ne joue aucun rôle actif dans O, et Thierry, qui combatta Pinabel au chap. 26, apparaissent dans la chronique au chap. 23, après que Roland a sonné du cor (il n'y a pas de débat à ce sujet avec Olivier), à la fois pour rallier les chrétiens survivants et pour prévenir Charlemagne. Ces deux personnages devaient rester en vie, l'un parce qu'il portera à l'empereur la nouvelle de la mort de Roland, l'autre parce qu'il doit pouvoir affronter le champion de Ganelon. Le texte leur donne pourtant un rôle peu honorable: ils se sont cachés dans les bois au cours de la bataille (chap. 21). Baudoin, le premier, rejoint Roland qui «par signes, lui demanda de l'eau. Celui-ci chercha de l'eau sans en trouver et, voyant que Roland était à l'article de la mort, il le bénit»⁴. Puis, craignant d'être capturé par les Sarrasins, il enfourche le cheval de Roland et rejoint l'empereur (chap. 23). Vient ensuite Thierry, qui assiste aux derniers instants de Roland.

Notons qu'avant de tenter vainement de briser son épée, Roland accomplit un dernier exploit, qui donne lieu à une péripétie curieuse (chap. 22). Le héros capture un Sarrasin qui se cachait dans les bois et l'attache à un arbre, avec promesse de le libérer s'il lui montre Marsile. Le païen s'exécute, et Roland tue Marsile; aussitôt Baligant prend la fuite; il ne sera plus question de lui par la suite.

Avant d'exterminer les Sarrasins et de prendre Saragosse, Charles trouve le cadavre d'Olivier attaché à des piquets et sauvagement mutilé: «Depuis le cou jusqu'aux ongles des pieds et des mains, il avait été écorché avec des couteaux tranchants, transpercé de javelots, de flèches, de dards et d'épées, et frappé à grands coups de bâton» (chap. 26)⁵: pas question de ce supplice, dont ne sait s'il précède ou suit la mort du preux, dans O.

1.2. Les Roncevaux ou Roland rimés (mss de Châteauroux-Venise7)

Les relectures versifiées du texte d'Oxford, qui apparaissent au XIII^e siècle, agrémentent la narration de péripéties nouvelles et transforment aussi la perception du personnage de Roland; on trouvera le détail de ces modifications dans l'ouvrage de Jules Horrent, *La Chanson de Roland*⁶. Au-delà de l'amplification fréquente des

(3) «Ibi interficiuntur omnes pugnatores praeter Rotolandum, et Balduinum, et Turpinum, et Tedricum et Ganelonum» (p. 183): «Là sont tués tous les combattants sauf Roland, Baudouin, Turpin, Thierry et Ganelon».

(4) B. GICQUEL, *op. cit.*, p. 567.

(5) B. GICQUEL, *op. cit.*, p. 573.

(6) *La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

scènes (Ganelon laisse plusieurs fois tomber le bâton qui lui est confié en vue de l'ambassade), le texte insiste sur la soif de Roland (3024, 3976-3979), mais les modifications les plus importantes concernent l'attitude de Roland à l'égard d'Aude, la place faite à celle-ci après la mort de Roland et les péripéties de la capture de Ganelon. Contrairement à *O*, Roland n'oublie pas son amie au moment de mourir et la regrette doucement (3910-3916, 4253); plus tard, les circonstances dans lesquelles la dame apprend la mort de Roland puis trouve la mort font l'objet d'un petit roman émouvant (songe prémonitoire, fausses nouvelles données d'abord par Charlemagne, intervention apaisante d'un ange). Quant à Ganelon, il réussit par deux fois à s'enfuir avant d'être supplicié de la même manière que dans *O*. Au total, une version comme celle du ms. V7, dont la prose des *Croniques et conquestes* est assez proche et que nous prendrons comme référence, compte 8397 vers⁷, contre 4002 dans *O*.

1.3. Galien

Le *Myreur* et les *Croniques et conquestes* connaissent l'histoire de Galien, fils d'Olivier et de Jacqueline, fille de l'empereur de Constantinople; les circonstances plaisantes de la conception de ce nouveau héros sont contées dans le *Pèlerinage de Charlemagne*. Ses aventures sont associées au récit de la bataille de Roncevaux; elles sont probablement apparues au XIII^e siècle, mais ses témoins, en vers ou en prose, datent du XV^e siècle, et constituent une nouvelle version de la bataille. Galien combat aux côtés de Roland et d'Olivier; il est témoin des derniers moments de son père. Plus tard, il participera à la bataille contre Baligant⁸. Nos deux proses se contentent de mentionner l'arrivée de Galien auprès de Charlemagne, alors que la bataille est presque achevée.

2. Ces préliminaires une fois acquis, nous pouvons passer à l'examen de la relecture des événements de Roncevaux par Jean d'Outremeuse dans le *Myreur des Histors* (avant 1400, *M*)⁹ et par David Aubert, écrivain au service de Philippe Le Bon, dans les *Croniques et conquestes de Charlemaïne* (1458, *Da*)¹⁰. Le premier texte est une chronique universelle en quatre livres (seuls les trois premiers nous sont parvenus), destinée à célébrer la ville de Liège et, pour la période carolingienne et même au-delà, Ogier le Danois; elle commence à Noé et va jusqu'en 1340 pour la partie conservée, mais elle devait également couvrir les années 1341-1399. Le second ouvrage est une histoire poétique en prose de Charlemagne qui, faisant essentiellement appel aux chansons de geste mais aussi à des chroniques et notamment au *Pseudo-Turpin*, retrace jusqu'à sa mort l'histoire de l'empereur.

Dans les deux textes, les événements de Roncevaux occupent une place importante; ils recourent aux mêmes sources, peut-être transmises par un texte perdu: le *Pseudo-Turpin* et les *Roncevaux* représentent les modèles essentiels. Ces sources, ou ce modèle unique, reçoivent une mise en œuvre originale dans chacune des deux proses.

(7) Édition Joseph J. DUGGAN, *The Châteauroux-Venice 7 Version*, in *La Chanson de Roland, The French Corpus*, Part 3, Turnhout, Brepols, 2005. Nous désignons ce texte par le sigle V7; avec *O*, V7 constitue ce que nous appelons la vulgate.

(8) Voir *Le Galien de Cheltenham*, édité par D.M. DOUGHERTY et E.B. BARNES, Amsterdam, Benjamin, 1981 et *Galien le Restoré en prose*, édité par H.-E. KELLER et N.L. KALTENBACH, Paris, Champion, 1998.

(9) Voir l'édition d'A. BORGNET et S. BORMANS, Bruxelles, 1864-1887; la bataille de Roncevaux figure dans le second livre, au t. 3 de l'éd. cit. (1873), pp. 128-166.

(10) Voir l'édition de Robert GUIETTE, Bruxelles, 3 voll., 1940-1951. La bataille de Roncevaux figure dans les t. 2, pp. 241-277, et 3, pp. 5-75 et 86-99.

2.1. *Place de l'événement Roncevaux*

Dans les deux proses, il s'agit, conformément aux données du *Pseudo-Turpin*, de la dernière partie des expéditions de Charlemagne en Espagne. On se souvient que le texte d'Oxford situe son récit au terme de sept années de guerre (v. 2); le *PsT* s'est engouffré dans la brèche, peut-être après d'autres textes perdus, pour conter quatre expéditions en Espagne, marquées par les exploits de Charlemagne (combat contre Agolant) et de Roland (combat contre Ferragut). C'est à la fin de la dernière expédition qu'intervient la tragédie de Roncevaux. *M* et *Da* suivent ce schéma, le premier faisant seulement de plus larges emprunts au *PsT* que le second.

2.2. *Circonstances de la trahison de Ganelon*

Ganelon est envoyé à Saragosse auprès des rois Marsile et Baligant pour leur demander soumission et tribut: c'est ce qu'indique le *PsT*, alors que *O* et les *Roncevaux* ne mentionnent que Marsile. Mais le récit de cette ambassade n'est pas fait dans la chronique latine: seules les conséquences en sont indiquées: trahison de Ganelon, fausses promesses des païens, dons de ceux-ci à Ganelon (vingt chevaux chargés d'or). Il est ajouté que mille belles Sarrasines sont envoyées aux Français, dont certains forniqueront avec elles, ce qui causera leur mort. Le martyre purifiera ces pécheurs, et ceux qui n'ont point péché mourront quand même, afin de recevoir la récompense du martyre. Nos deux proses ne reprennent pas ce passage édifiant.

La place de l'ambassade est différente dans *M* et dans *Da*. Aubert termine d'abord l'ensemble des combats engagés contre les Espagnols (mort de Ferragut, conquête de Morinde); *M* situe au contraire l'ambassade avant la lutte finale contre Agolant, fidèle en cela à son habitude d'entrelacer les événements.

Le schéma de l'ambassade funeste est le même dans les deux récits. Ganelon se rend à Saragosse et livre son message, mais un Sarrasin se rend compte qu'il est prêt à trahir. Le pacte maudit est conclu le lendemain, et Ganelon est comblé de présents. Le récit est plus développé dans *Da*, avec une analyse psychologique plus poussée, et les raisons alléguées à la trahison sont différentes.

Pour *M*, Ganelon, en se rendant à Saragosse,

tendoit toudis que ilh pouwist metre Ogier a mort, Rollant, Olivier et les altres bons chevaliers, affin qu'ilh fust vengiez d'eauz, et qu'il awist Charle le roy a conseilhir tous seuls, n'y awist nuls qui li debatist chu qu'ilh diroit (p. 128).

Dans *Da*, Ganelon est furieux d'avoir été proposé par Roland pour cette mission:

et, de celle heure en avant, il print Charlemaigne et Rolant en si grant hayne qu'il disposa en son cuer que, par trahison, s'il pouoit, il les feroit morir (2, p. 242)¹¹.

À Saragosse, Ganelon fait son «mandement», et *M* montre tout de suite l'esprit de trahison à l'œuvre: Ganelon fait «I male conclusion», car il déclare que Charlemagne n'aurait pas exigé de tribut de «vitailhe» (de nourriture) «si ne fut Ogier, Rollant, Olivier, et chis en parlerent mult outrageusement» (p. 129). Le même texte ne mentionne pas de réaction violente de Marsile devant les exigences de Charlemagne.

L'analyse de *Da* est plus subtile, plus développée et s'inspire davantage de la version traditionnelle de *O* ou des *Roncevaux*. Ganelon salue Marsile au nom de son Dieu («cellui que tous Sarrazins aurent vueille sauver le roy Marcille et toute

(11) Cette raison apparaît aussi à la fin du discours de Ganelon à Saragosse dans *M*: Ogier, Roland et Olivier «me jugerent de venie chi; que Dies m'en puist vengier» (p. 129).

sa compagnie!», 2, p. 243), ce qui est une première compromission avec l'ennemi. Le roi garde le silence, ainsi que les autres Sarrasins, d'où la frayeur du messenger, qui commence son propos par une formule d'excuse: «A vous, sire roy, sui envoié, mais je n'ay autre charge que vous baillier ceste lettre et ne sçay le contenu d'icelle» (*ibid.*). Il expose la nécessité de se soumettre aux injonctions de la lettre, sauf à s'exposer à de graves conséquences. Puis il s'enhardit et demande, au nom de Charles, que Marsile vienne à Pampelune se faire baptiser, en soulignant la puissance militaire de l'empereur. Cette gradation paraît fort bien observée.

Pour toute réponse, Marsile veut lancer un couteau à Ganelon, mais la reine l'en empêche, ce que regrette le narrateur; en fait, la reine s'est «enamourée» du messenger, ce qui reprend l'intervention de Bramimunde à la laisse L de O, LVII de V7. Mais il déplace cette intervention et fait de la reine un véritable conseiller. Elle rappelle à son époux les garanties qu'on doit accorder à un messenger, et Marsile s'apaise. La lecture de la lettre de Charles lui cause un nouveau déplaisir, mais il ne menace plus Ganelon: il l'interroge sur la puissance de Charlemagne, qui dépend beaucoup de Roland. Le stratagème futur est déjà en germe dans la description que fait Ganelon de la position de Roland lorsque l'armée est en marche: toujours à l'avant-garde lorsqu'il s'agit de marcher au combat, à l'arrière-garde lorsque l'on revient de la bataille (2, p. 245): c'est déjà annoncer la place à laquelle sera affecté, sur son conseil, le neveu de Charles.

Deuxième temps de la narration: une pause intervient, dans laquelle un personnage déclare que le messenger va trahir les siens. Dans *M*, c'est Marsile lui-même qui, tandis que Ganelon est parti à son hôtel, déclare à ses barons: «Li rois Charle nos at tramis i chevalier qui est i trahitour» (pp. 129-130), qui permettra de faire mourir «li Danois», Roland et Olivier. Blanchardin est envoyé à Ganelon, qui détaille le piège: on enverra à Charles le tribut qu'il réclame, avec promesse de venir à Paris en vue du baptême,

et de chu li livreis plenges de gens de nient, et soient bien vestus, et dites qu'ilh sont de grant sanc estrais (p. 130).

Tous les «haults princes», c'est-à-dire les trois précédemment cités, seront à l'arrière-garde. Blanchardin rend compte de sa mission, et au matin Ganelon voit à nouveau Marsile, qui lui remet une «cheree» d'or, qu'il conduit à Bordeaux (p. 131).

Ce deuxième temps est considérablement développé chez *Da*; c'est un neveu de Marsile qui prend son oncle à part et lui confie ses soupçons:

Sire, j'ay veu muer cestuy crestien sa maniere tantost qu'il a parlé de Rolant. Espoir qu'ilz heent l'un l'autre, et vouldroit cestui tresbien le dommage de Rolant, lequel seroit la destruction de Charlemaigne et des siens et le grand prouffit de vous et des vostres (2, p. 245).

Il s'agit donc de conforter Ganelon dans sa haine en l'achetant avec des présents. Nouvelle entrevue avec Marsile, qui ne renonce pas tout de suite à ses menaces mais dépeint aussi en Ganelon un fin débateur: Marsile ne peut lui ôter la vie, dit-il,

car, quant il vous eust pleu me faire morir en ce monde, si fust l'ame demouree vivant pardurablement, laquele est faite pour le corps (2, p. 247).

Cette argumentation de type théologique n'est évidemment pas une manière de réhabiliter le traître, mais plutôt de souligner son art du langage (et donc du mensonge); Marsile lui déclare du reste:

Pas ne perdy son temps qui premier te manda a l'escole, car tu es bien duit de ton fait (*ibid.*).

D'autres textes du ^{xv}^e siècle, comme la prose bourguignonne de *Renaut de Montauban*, souligneront de leur côté cet art de la parole de Ganelon.

La trahison est maintenant proche, mais elle n'est pas encore scellée: le prosateur prend son temps. Abandonnant le ton de la menace, Marsile promet des richesses et offre à boire à Ganelon dans une coupe merveilleuse; celui-ci accepte, et Marsile se dit «que le marchié se feroit comme il fist». Il emmène ensuite Ganelon sur un tertre, d'où il lui fait admirer toutes ses troupes, et Ganelon déclare enfin qu'il accepte, si les promesses de Marsile sont exécutées, de lui livrer «Rolant, Olivier et les douze pers de France avec la fleur de la chevalerie crestienne» (2, p. 249).

Dans le détail du guet-apens, la formulation de *Da* n'est pas très claire. Le traître commence par dire que Roland et Ogier ont l'habitude de conduire l'avant-garde, mais qu'Ogier est aussi de temps à autre à l'arrière-garde. «Si ordonneray Roland et Ogier aler avant et les douze pers après, de quoy je seray creu sans quelque souspechon» (2, p. 249). Tel quel, le texte est à peu près incompréhensible, d'une part parce que Roland ne fera pas l'avant-garde, et que le moment venu Ganelon le désignera, suivant la tradition, pour l'arrière-garde, d'autre part parce que Roland fait de toute façon partie des douze pairs. Le plus vraisemblable est que le texte soit ici corrompu, et qu'il faille lire «Sy ordonneray Ogier aler avant et Roland et les douze pers après».

Éléments supplémentaires, peut-être ajoutés par *Da* pour assurer la liaison avec *Aspremont*: Ganelon décrit Roland à Marsile en mentionnant son puissant cheval (non nommé), l'épée Durendal et l'olifant qu'il a pris à Aumont (2, p. 250).

2.3. *L'ambassade de Blanchardin et ses conséquences*

Dans *M*, Blanchardin part aussitôt annoncer à Charles la feinte soumission de Marsile. Il est accompagné par des otages qui constituent eux aussi un leurre: ce sont de pauvres gens habillés en personnages de haute noblesse: «et les at informés qu'illh dient qu'illh sont de plus grans c'on powist troveir en regne de Saragosse» (p. 136): ils seront comblés de richesses à leur retour. L'ambassade arrive auprès de Charlemagne, et les propositions de Marsile sont acceptées: le retour de l'empereur en France peut commencer.

La suite de l'ambassade de Ganelon est très différente dans *Da*, car les *Croniques* reviennent en quelque sorte au point de départ du récit de Roncevaux et font comme si la trahison n'était pas encore scellée des deux côtés. Tandis que Ganelon, à son retour auprès de Charlemagne, expose brièvement les résultats de sa mission (il «fist rapport de ce qu'il avoit exploittié devers Marcille», 2, p. 251), c'est-à-dire la promesse de soumission du Sarrasin, *Da* nous montre Marsile peu confiant dans la fidélité de Ganelon au pacte conclu, et c'est pour cette raison qu'il envoie Blanchardin en ambassade. On voit donc que *Da* abandonne ici le schéma du *PsT* suivi par *M*, et qu'il se prépare à renouer avec la tradition de la vulgate rolandienne, tout en justifiant ce qui suivra, c'est-à-dire une seconde ambassade de Ganelon.

L'ambassade de Blanchardin se déroule donc conformément aux versions en vers, ainsi que le conseil tenu par Charles, avec les prises de position antagonistes de Roland et de Ganelon, l'appui donné par Naimés à la position du traître, les propositions faites par les barons pour porter le message, et la désignation finale de Ganelon par Roland. On notera que le souci de faire le lien avec la première visite à Marsile est sensible dans le propos de Roland, qui justifie sa proposition d'envoyer Ganelon en rappelant qu'«il a desja congnoissance a l'admiral Marcille, et [...] congnoit son langage et sa maniere, car il a esté devers luy et parlé» (2, p. 256); il en va de même

dans l'expression de la colère de Ganelon contre Roland, car «il fault que je retourne dont je suis eschappé une fois par la grace de Dieu» (2, p. 257).

Ganelon part donc pour Saragosse en compagnie de Blanchardin, mais il reste muet sur ses intentions: que pourrait-il dire en effet de nouveau, puisqu'on sait qu'il est décidé à trahir, ce qui n'est pas le cas dans la version de *O* ou dans les *Roncevaux*? Blanchardin n'a donc pas à sonder son compagnon. L'entrevue avec Marsile se déroule suivant les étapes habituelles: message de Ganelon, colère de Marsile, attitude courageuse du messager, qui montre que *Da* a bien compris le personnage: c'est un chevalier courageux, «et n'avoit en son fait faulte que de loyauté» (2, p. 260). Comme dans les textes versifiés, Langanie (l'algalife), mais aussi Baligant – souvenir du *PsT* –, interviennent pour modérer la colère de Marsile, et la trahison est confirmée¹²: «Rolant, Olivier et l'orgueil de France demourront derriere» (2, p. 263). Ganelon jure sur son épée, et dix preux sarrasins jurent de leur côté la mort des douze pairs. Comme otages, «Marcille ordonna vingt Sarrazins telz que bon lui sembla, et les fist tres bien habillier comme grans seigneurs»: il y a donc tromperie, et *Da* rejoint ici *M*. Le traître reçoit «dix sommiers chargiés de finance» (2, p. 264), tandis que vingt autres sont destinés à Charles.

2.4. La désignation pour l'arrière-garde

Après le premier (*M*) ou le second (*Da*) retour d'ambassade, la trahison de Ganelon se concrétise avec la désignation de Roland pour l'arrière-garde. Avant cet acte décisif, *Da*, qui s'inspire toujours des modèles versifiés, mentionne un songe néfaste de Charles (2, p. 265; cf. *O* ll. 56-57; *V7* ll. 63-64), dont l'empereur ne tiendra pas compte. Pour la désignation des places dans l'armée qui fait retraite, le résultat est le même dans les deux textes et suit la tradition, mais certains traits sont différents. Dans *M*, conformément à la promesse qu'il a faite aux Sarrasins, Ganelon propose de mettre comme «conduiseur» de l'arrière-garde Ogier, Roland et Olivier. Charles accepte ce «bon conseil», mais plusieurs barons protestent, et Ogier accuse Ganelon d'être «trahitour [...] et lere parfaiz» (p. 138). Les barons décident qu'Ogier conduira l'avant-garde, que Naimes, Thierry, Salomon et Renier resteront avec l'empereur, et que tout le reste des combattants sera à l'arrière-garde.

Dans *Da*, et conformément à la tradition de la vulgate, Roland et Olivier sont désignés par Ganelon pour l'arrière-garde, et Ogier, qui n'est pas intervenu dans le débat, conduira l'avant-garde. Comme *M*, le chroniqueur signale un mouvement de protestation des barons, d'autant que Roland a mentionné lui aussi un songe qui lui a révélé que les pairs «sont tous venduz et trahis» (2, p. 266): ce songe n'est pas mentionné dans la vulgate; il est probablement ajouté par *Da*. Naimes, qui craint aussi une trahison, conseille que la moitié de l'armée soit confiée à Roland, qui la refuse.

2.5. La bataille

On notera l'étymologie de Roncevaux, donnée par *M*:

se li nomons Ronchevale por les ronche qui croisent en celle valee, car li valee en est toute plaine de bussons de ronche qui porte I fruit que ons appelle meure (p. 139).

Le récit de la bataille, on l'a dit, est des plus brefs dans le *PsT*. Même si certains éléments en sont repris par nos prosateurs, ils devront être étoffés par des données

(12) C'est le titre du chapitre: «Comment la trahison de Rainchevaux fu confermee par le desleal

Guennelon et l'admiral Marcille», p. 262.

inspirées par la vulgate versifiée, amplification qui peut toutefois résulter d'une version perdue du *PsT*, suivie par *M* et *Da*.

Le début du combat est très différent selon les deux textes. S'écartant de la vulgate, *M* montre «Balduin de Niez [...] le freire Rollant de part sa meire et astoit fis Genes» apercevant le premier l'ennemi. Le roi Namelon (*M* multiplie à plaisir les homonymes ou, dans le cas précis, quasi-homonymes) accuse aussitôt Ganelon de trahison, ce qui entraîne la protestation de Baudouin. Namelon, qui sait «droit espan- gnois», parle avec les Sarrasins, et l'un d'eux affirme que Ganelon «comme faux et trahitre vos at vendut, mains ilh at fauseit que li Danois n'est avecque vous»; il ajoute que «li ostage que Blanchardin donat ne valent pais le fuelh d'on sapin» (p. 140). Un Sarrasin propose un combat de douze contre douze – souvenir probable du premier engagement de la bataille dans la vulgate –: six Sarrasins sont tués et six blessés.

La version de *M*, qu'il l'ait inventée complètement ou trouvée dans son modèle, souligne de toute façon l'importance d'Ogier, attitude constante chez lui: les Sarrasins recherchent la mort de ce héros avant même celle de Roland. On verra encore par la suite des preuves de la prééminence que *M* accorde au Danois.

La version de *Da* est au contraire proche des *Roncevaux*, avec la découverte, faite du haut d'un tertre par Roland et Olivier¹³, de la masse des Sarrasins, et la prière adressée à Dieu par Roland. Dans *V7*, elle se termine par la demande de vengeance contre Ganelon (vv. 1561-62), alors qu'elle est beaucoup plus pieuse chez le chroniqueur:

si me vueilles estre propice et misericors, non mie selon noz deffaultes et meffais, mais selon ta sainte grace, amour et pitié, et veuelles noz pechiés pardonner et les ames de ceulx qui morront en ton service recevoir en ta tres sainte gloire, ou tu regnes et regneras sans fin (2, p. 270).

Ce ton est sans doute inspiré par le commerce avec le *PsT*.

La découverte des païens conduit Olivier à prier Roland de sonner du cor: il y a deux demandes consécutives chez *Da*, alors qu'elles sont séparées par la première bataille dans *M*. On notera que ces demandes sont absentes du *PsT*, ce qui renvoie *Da* et *M* à la tradition de la vulgate.

Dans les deux textes, la première bataille contre l'ennemi est victorieuse, mais Marsile vient à la rescousse, avec Langalie dans *Da*, Baligant dans *M*. *Da*, qui suit décidément la vulgate, ne néglige pas le fameux passage des présages de la mort de Roland:

Il faisoit si horrible temps que chascun pensoit estre le finement du monde, pour les signes qui se demoustroient es contrees (2, p. 275),

signes que le chroniqueur développe sur un long paragraphe; *Da* connaît aussi le passage qui concerne Gautier, alors que *M* l'ignore.

Dans les deux textes, Roland, voyant le massacre des siens, annonce son intention de sonner du cor, provoquant ainsi les reproches d'Olivier. Dans *Da*, Turpin, comme dans la vulgate, apaise la querelle, et c'est l'occasion pour le chroniqueur de constater qu'il y a deux versions à propos de l'archevêque: l'une le fait survivre à la bataille, dans un livre «abregié en beau langage de prose, extrait es librairies a Saint

(13) Notons le détail réaliste: les deux compagnons, en joignant ce poste d'observation, ont la tête baissée, «affin qu'ilz ne fussent veus» (2, pp. 268-269).

Denis» (3, p. 7) par un auteur qu'il n'est pas besoin de nommer (il s'agit sans doute d'une version du *PsT*), et l'autre, qui le montre mourant en présence de Roland. Et il ajoute «Si ne scay lequel croire des deux», ce qui ne l'empêche pas de continuer à suivre la vulgate. Dans *M*, qui ne peut évidemment faire intervenir Turpin, c'est un certain Aristant¹⁴ qui invite Roland à sonner du cor. Ici encore, pas de rapport avec le *PsT*.

Le son du cor est porté «par la grace de Dieu» (*Da*), par l'ange de Dieu (*M*) jusqu'àuprès de Charlemagne, que Ganelon s'efforce de tromper, avant d'être arrêté par Ogier, sur la demande de celui-ci dans *Da*. Dans *M*, le rôle d'Ogier se distingue désormais nettement de la vulgate, et donc de *Da*. Il invite en effet son oncle Gondebeuf, roi de Frise, à rejoindre Roland; c'est lui qui, sans trouver le héros, tuera d'abord Baligant, puis Marsile, après que Roland lui aura coupé le poing droit: nouvelle preuve du rôle prééminent que *M* entend donner à Ogier dans la bataille, mais aussi du fait qu'il s'écarte ici de la version du *PsT*, où Roland tue Marsile. *Da*, lui, ne fait pas mourir Marsile au cours de la bataille menée par Roland; ce dernier, affrontant le païen, «lui emporta l'espaule a tout le bracs d'icellui coup» (3, p. 15), à la suite de quoi Marsile s'enfuit à Saragosse, ce qui conduira, conformément à la vulgate, à l'intervention de Baligant.

Da ne raconte pas la mort de Turpin, «car espoir estoit il demouré en la compagnie de Charlemaigne, laquelle chose se puet bien faire et croire aussi par ce que cy après vous devisera l'istoire» (3, p. 11). Il conte en revanche la mort d'Olivier, grièvement blessé par Langalie avant de tuer celui-ci (c'est la version de la vulgate), puis frappant Roland sans le reconnaître. À partir de ce moment, *M* s'écarte de la vulgate. Chez lui, Olivier ne meurt pas en présence de Roland: il lui fait ses adieux et s'éloigne du champ de bataille, conduit par un chevalier, mais les Sarrasins tuent celui-ci; ils traînent Olivier et le lient «a i arbre de III loiens des propres cencles de son diestrier, puis ont tahlit del chief jusqu'a tallons tout a corioies» (p. 144). Ce trait, emprunté au *PsT*, se retrouvera cependant plus tard chez *Da*, lorsque sera opérée la quête des morts.

Viennent ensuite les derniers moments de Roland, avec sa vaine tentative pour briser Durendal, et le meurtre du païen qui voulait lui dérober l'arme. À partir de ce moment, *Da* entremêle le souvenir de la vulgate et la tradition du *PsT*, qui le rapproche de *M*. Roland trouve le corps d'Olivier «entre plus de mil païens» (p. 17), ce qui est caractéristique de la vulgate, mais cela ne l'empêche pas, lorsque Charlemagne fera rechercher les corps des pairs, de montrer Olivier martyrisé comme dans le *PsT* et dans *M*:

Ilz le trouverent mort, gesant estendu en croix, lié de hars a quatre pielz fichiés en terre, despoullé comme tout nu, escorché par semblant depuis le col jusques es piés, mais non mie partout» (3, p. 43).

De même que *M* et le *PsT*, Roland sonne du cor «pour savoir se crestien ne païen se adrecherroit point a luy» (3, p. 19), car il souhaite confier son épée. Puis il se livre à un planctus qui développe considérablement les laisses 176 de *O* et 237 de *V7*. Dans *M*, le héros insiste à ce moment sur sa culpabilité à l'égard d'Ogier, d'Olivier et des Français:

Hey! bon Danois, flour des flours, de sens, proeche et puissanche, je moy repens que je toy corocha onques; or le moy pardonneis, car en morant vous prie merchi, mains vos ne altre

(14) Il y a un *Arastagnus rex Britanniae* cité par le *PsT* au chap. 29 parmi les princes enterrés à Belin,

que le ms. du Vatican Reg. 624 traduit par Arustans.

al siecle ne vieray. Cuens Oliviers, compains que j'ay tant ameit, vos asteis mors, dont j'ay la culpe, car, quant mon corps refusay a soneir, je mis al mort XX^m hommes, chu que Genes avoit vendut je lyvray parfaitement par mon orguille (pp. 146-147).

Roland rappelle en effet les circonstances, propres à *M*, dans lesquelles Roland s'est montré jaloux d'Ogier et a même voulu le tuer¹⁵. En revanche, il n'est pas question d'Aude.

Da met surtout en avant la douleur qu'éprouve Roland devant la séparation d'avec Aude:

A Dieu, Ande, chiere et leale amie, la plus belle du monde, plaine de bonté et de toute honneur, gracieuse et bien adrechie! Au jour d'uy se fait la separation que jamais ne puet estre rejointe; au jour d'uy sont voz amours perdues et les miennes esgarees a tousjours mais. Las! que tant aura vostre cœur de grief douleur a souffrir, quant il saura l'aventure mortele et trahison mauvaie qui fait ainsi departir noz leales amours! (3, p. 20).

La tradition de la soif de Roland, que Turpin, avant de mourir, tente en vain de désaltérer, est présente dans la vulgate (*O* l. CXLV; V7 l. 224). On la trouve dans les deux proses, mais fidèle à la tradition du *PsT*, où c'est Baudouin, frère de Roland, qui cherche en vain de l'eau. *Da* semble connaître une tradition orale selon laquelle la soif est la cause essentielle de la mort du héros, argument qu'il réfute:

Et pour ce que pluseurs dient en parler commun que Rolant ne moru si non de soif, je, qui ay escript ce livre, ne le vueil mie ainsi confermer, car, supposé qu'il eust eu toute l'eau du monde, il estoit feru tant mortellement que, sans la grace de Dieu, jamais n'en pouoit eschaper (3, p. 17);

il en tient compte cependant, car la soif est présente dans le planctus de Roland:

et endure tant de soif que a paine puis je mouvoir mes levres, et se j'eusse a boire, je ne mourroie point ancoires (3, p. 20).

Conformément au *PsT* (chap. 23), Baudouin et Thierry sont présents dans *Da* aux derniers moments de Roland; *M* ne mentionne en revanche que Baudouin. C'est le frère de Roland qui annonce à Charlemagne le massacre de l'arrière garde; dans *Da*, il emporte en plus, sur la recommandation de Roland, l'épée et l'olifant. *M* ne mentionne pas ce trait, pas plus que le *PsT* ne l'avait fait, mais les deux proses montreront pourtant, comme le *PsT*, l'épée et l'olifant près du corps de Roland à Blaives¹⁶. *Da* peut avoir voulu combler un manque dans l'information.

M est sobre à propos de la mort de Roland: «en riant s'en partit l'arme que li angele, en chantant, ont enportait» (p. 147). *Da* est plus prolixe et suit de très près le *PsT* dans les gestes qui accompagnent la *commendatio animae* du héros: «Prist la pel de son corps entre le cœur et les mamelles» (3, p. 22) et déclare son espérance de résurrection du corps: «en ceste propre char verray mon sauveur»; «puis mist sa main sur ses yeulx, et dist aussi par trois fois ceste parole: «Et ces yeulx mesmes te verront tenir ton jugement» (*ibid.*)¹⁷. Mais de son côté *M* cite *in extenso* le passage où Turpin à la vision des anges emportant au ciel l'âme de Roland (p. 148).

(15) Voir A. GOOSSE, J. D'OUTREMEUSE, *Le Myreur des Histors, fragment du second livre*, Bruxelles, 1965, pp. 105-110.

(16) *PsT*, chap. 29; *Da*, 3, p. 73; *M*, p. 165.

(17) *PsT*: «Tribus vicibus carnem suam et pellem

fortiter tenens manibus et eciam evellens ait: Et in carne ista videbo Deum salvatorem meum. Et misit manus suas super oculos, et tribus vicibus similiter ait: Et oculi isti conspecturi sunt» (MEREDITH-JONES, p. 199).

Nous arrêterons ici l'analyse détaillée du récit fait par les deux proses, nous contentant désormais de quelques remarques. Baudouin joue dans *M* un rôle plus important que dans *Da*, affirmant devant Charlemagne qu'il a bien Berte pour mère, mais qu'il ne saurait être fils du traître Ganelon (p. 149). *Da* est conforme à la vulgate pour la suite immédiate de l'arrivée de Charles sur le champ de bataille, à savoir l'intervention de Baligant, la grande bataille qui se déroule alors et la mort du païen. Cette séquence est bien entendu ignorée de *M*, puisque Baligant a été chez lui tué par Ogier: le chroniqueur passe tout de suite à la prise de Saragosse.

Les deux textes se rencontrent à nouveau en associant *Galien*, le fils d'Olivier, à la suite de l'histoire. Le jeune homme est présenté rapidement dans *M* comme «le filh bastar Olivier de Viayne qu'ihl gagnat en le voie oultremere a Boregas, et astoit chesti jour venus en l'oust pour veoir son peïre» (p. 150). *Da* mentionne Galien au moment de la quête des morts, mais s'intéresse surtout aux circonstances de sa conception, en résumant le *Pèlerinage de Charlemagne* (pp. 43-46); le jeune homme, une fois arrivé à Roncevaux, voit le corps de son père et se lamente; le prosateur n'a pas grand-chose de plus à en dire, ajoutant seulement que «fu Galien en la grace de Charlemaine, car il fu depuis vaillant a merveilles, et au restor d'Olivier servi l'empereur» (3, pp. 46-47).

Notons encore dans les deux proses le miracle accompli par Dieu pour permettre de distinguer les corps des chrétiens de ceux des païens: dans *M* les Sarrasins «deviennent estos d'espines pendantes, qui ne portent ne fruis ne flours: bien le voient chis qui passent la. Et li cristoiens demorerent tos, et ensi furent conneus» (p. 151); de même dans *Da*: «les corps des païens estoient convertis en haies et buissons, espines et ronches, entre lesquelles estoient les bons et vaillans crestiens» (3, p. 42). Ce miracle ne figure pas dans le *PsT*, dont il retrouve pourtant l'esprit.

Les conséquences de la bataille de Roncevaux, à plusieurs différences près, sont conformes à la vulgate: Ganelon s'enfuit par deux fois, est repris; Aude meurt de douleur en apprenant la mort de son ami; Pinabel est vaincu par Thierry, Ganelon est supplicié. *Da* est nettement plus développé que *M* et plus fidèle au schéma des *Roncevaux*, par exemple lors des propositions en vue du supplice qui doit être infligé à Ganelon, propositions multiples dans la vulgate (V7, ll. 436-441, *Da* 3, pp. 97-98). *M* ne retient pour sa part que la proposition de Baudouin (que «ses corps fust a corioie trenchiet de jour en jour» et qu'à la fin «en fut fait III pieches et as portes drechiez», p. 164)¹⁸: dans *Da*, comme dans la vulgate, Ganelon sera «seulement» écartelé. Mais d'autre part Aubert, conformément à la logique qu'a suivie de son côté un ms. comme Venise 4, intercale la prise de Narbonne par Aimeri entre la conquête de Saragosse et les conséquences de la mort de Roland (mort d'Aude, supplice de Ganelon).

3. Conclusions

3.1. On a noté de grandes ressemblances entre la version du *Myreur* et celle des *Croniques*, dont la première et la plus importante est le mélange entre la vulgate des *Roncevaux*, représentée surtout par V7, et la tradition du *Pseudo-Turpin*. Il n'est pas impossible que cette dernière tradition ait été représentée par un texte qui, pour la bataille, était plus développé que celui, remarquablement bref, qui nous est parvenu. Le fait que le miracle des Sarrasins transformés en ronces se trouve dans les deux

(18) Ce supplice semble être l'écho de celui que les Sarrasins ont infligé à Olivier.

proses tardives alors qu'il est absent du *PsT*, mais tout-à-fait conforme à son esprit, va dans ce sens.

3.2. Mais les différences entre les deux récits sont nombreuses. La plus apparente est le culte rendu par Jean d'Outremeuse à Ogier en cette partie du récit comme dans l'ensemble de sa chronique. Rappelons que c'est Ogier plus que Roland dont les Sarrasins cherchent la mort, que c'est lui qui tue les principaux adversaires des chrétiens, Marsile et Baligant. Roland reste au contraire le héros principal chez David Aubert. Une autre différence très importante est la reduplication par *Da* de l'ambassade de Ganelon auprès de Marsile, la première représentant la tradition du *PsT*, la seconde celle de la vulgate, alors que *M* ne connaît que la première: on peut ajouter que, d'une manière générale, *M* est plus fidèle que *Da* au *PsT*, et *Da* plus fidèle aux *Roncevaux* qu'à la *Chronique de Turpin*.

Une troisième différence, aussi sensible, concerne l'écriture des proses. Celle de Jean d'Outremeuse est d'abord celle d'un chroniqueur: assez sèche, elle rassemble les faits mais ne s'attarde pas sur les sentiments des personnages. Chez lui le personnage de Roland diffère peu de la vulgate. Il est plus complexe chez David Aubert, et se montre plus sensible, avant même de sonner du cor, à la mort de ses compagnons; il manifeste son affection pour Aude. De même, la mort de celle-ci ne fait l'objet que d'une seule phrase dans *M*: «Après renvoiat Charle Olivier a Viane; et deveis savoir que Belaide morut dedens thier jour, et fut ensevelie joste Rollant» (p. 165). Le même passage est développé sur quatre feuillets entiers dans *Da* et insiste sur le pathétique des scènes décrites, inspirées par *V7*. D'une manière générale, le travail de *Da* est celui d'un écrivain qui s'intéresse au comportement des personnages, l'analyse avec finesse et recherche un style soutenu, d'une grande qualité esthétique, et qui sait noter un détail significatif. Ainsi, lorsqu'Aude meurt, Charlemagne qui l'a reçue dans ses bras croit à une pamoison, mais il «la senty beaucoup plus pesante qu'il n'avoit acoustumé par avant. Et adont la cuida relever de bout, quant morte la trouva» (3, p. 71).

3.3. Quelles peuvent être les sources des deux textes? Il est difficile d'aller au-delà du constat de l'emprunt par les deux proses à une double tradition, celle du *Pseudo-Turpin* et celle des *Roncevaux*, traditions qui ne sont suivies fidèlement ni par l'un, ni par l'autre des prosateurs. Dans certains cas, on peut être sûr que les divergences avec la tradition sont l'œuvre des adaptateurs: tout ce qui chez *M* met Ogier en valeur, voire au détriment de Roland, est de cet ordre; très probable également est l'attribution à *Da* de la reduplication de l'ambassade de Ganelon auprès de Marsile. Il est clair aussi que *Da* est un compilateur autant qu'un écrivain, qui n'hésite pas à résumer une chanson extérieure à son sujet (le *Pèlerinage de Charlemagne*) à propos d'un épisode de celui-ci (l'arrivée de Galien auprès de Charlemagne)¹⁹, ou à rappeler un épisode relevant de la tradition de *Renaut de Montauban* (le poing coupé de Marsile par Roland à Angorie, qui explique la haine du Sarrasin)²⁰.

Les deux proses suivaient-elles un modèle unique qui, associait déjà, tout en les modifiant, la tradition du *Pseudo-Turpin* et celle de la vulgate, ou bien ont-elles «pioché» tour à tour dans l'une ou dans l'autre? David Aubert s'est-il inspiré de Jean d'Outremeuse, dans la version du *Myreur* copiée par Jean de Stavelot? Avec l'épisode du Sarrasin qui montre à Roland celui qu'il croit être Marsile – épisode que *Da* emprunte au *PsT* mais que *M* néglige –, il est clair que le *Myreur* ne peut être le

(19) 3, pp. 43-46.

(20) 3, pp. 15-16.

seul modèle de *Da*. De toute façon, et quel que soit le modèle suivi, les deux prosateurs l'interprètent avec liberté, tout en laissant subsister des contradictions. Ainsi *Da* reconnaît qu'il existe au sujet de Turpin plusieurs traditions, mais choisit celle qui fait mourir l'archevêque à Roncevaux, tout en signalant plus tard sa présence lors du service funèbre des guerriers morts, «car le noble Turpin estoit illec, que aucuns disoient qu'il estoit mort, et y fist le service devotement» (3, p. 47).

La seule question à laquelle nous pouvons proposer une réponse est celle de savoir pourquoi les deux prosateurs ont mêlé la tradition turpinienne et la vulgate. C'est d'abord une affinité de perspective: il ne s'agit pas pour eux d'isoler les événements de Roncevaux, comme ils le sont dans la vulgate. Ces événements prennent place à leurs yeux dans une succession historique, telle que la *Chronique de Turpin*, connue par de multiples mss, la présente. Par ailleurs la mort de Roland, dans ce texte, a pris une coloration religieuse qu'il est difficile d'oublier. Mais le *PsT* dit peu de choses sur la bataille proprement dite, d'où la nécessité de recourir à la vulgate, en ajoutant éventuellement des péripéties (les exploits d'Ogier dans *M*) pour pouvoir construire un récit suffisamment étoffé.

La vulgate, telle que nous la connaissons, pouvait suffire à alimenter les recherches des prosateurs; les éléments donnés par le *PsT* demandaient de leur côté à être complétés. L'ont-ils été à l'initiative des prosateurs, ou bien ceux-ci ont-ils connu une version différente de celles qui nous sont parvenues? Nous l'ignorons. Sans avoir d'argument indiscutable pour le prouver, nous croirions pourtant volontiers qu'un texte associant vulgate et *PsT*, et les transformant sur certains points, a existé et a pu servir de modèle à *M*, puis à *Da*.